

Petite flamme

Floriane Rabboni

Éditions ThoT
Roman

Insatiable dévoreuse de livres depuis l'enfance, c'est tout naturellement que Floriane Rabboni se tourne vers des études littéraires. Puis son intérêt pour ce qui « fait le monde » l'oriente vers les sciences humaines. Et parce qu'un parcours n'est jamais une ligne droite, elle bifurque vers le théâtre, obtient une licence des Arts du spectacle, pour revenir ensuite vers un domaine qui lui tient à cœur depuis ces premiers jobs d'étudiante : l'éducation et la jeunesse. Aujourd'hui conseillère principale d'éducation en lycée, elle n'a jamais cessé de fréquenter les livres. C'est un concours littéraire qui a donné vie à son désir d'écrire. Le roman *Petite flamme* est né de cette étincelle. L'imaginaire de Floriane trouve sa source dans ses lectures éclectiques et son écriture se nourrit de son amour des mots. Ses textes sont inspirés par sa fibre résolument sociale et par cette jeunesse qu'elle côtoie tous les jours.

NADINE

Quatre heures. Voix de l'animateur à travers les crachotis de la radio. *Vent et grisaille matinale, amélioration dans l'après-midi, températures en dessous des normales saisonnières. Bonne fête aujourd'hui à toutes les Bénédictes, et place à votre horoscope. Jingle. Grésillements, craquouillements. Les ondes peinent à se frayer un chemin. Bélier... Lion... Vierge : amour, Pluton assure à votre couple une stabilité à toute épreuve, malgré une mauvaise gestion de vos finances qui risque de vous opposer à votre conjoint ou conjointe. Argent : il faut définir vos priorités, il s'agit de ne pas faire d'erreur dans vos investissements. Santé : Saturne vous incite à reprendre en main votre légère tendance à vous empâter, c'est le moment de recommencer une activité sportive ! Travail : des progrès et une reconnaissance de vos mérites en perspective. Elle ne saurait tarder, cette promotion tant att...*

— Promotion ! Ben voyons...

Une fois extirpés des draps encore bordés, les pieds de Nadine trouvent les pantoufles précautionneusement posées la veille au soir du côté gauche du lit.

Jamais pu changer de côté, même depuis que... allons bon, voilà que la sciatique se réveille, elle aussi. Pour changer.

Dans la cuisine, le néon clignote, les paupières alourdis ont du mal à suivre. La cafetière inspire, expire, vapeurs suaves dans le silence cotonneux, dernier voile de brume qui vous enveloppe avant de se déchirer sur la réalité, l'heure, quatre heures vingt, la biscotte qui se fend sous le beurre trop froid, trop dur. Passage à la salle de bain. Le sol est jonché de fringues sales, adolescentes, masculines. Panier à linge, brosse à dents, crème. Antiride. On y croit dur comme fer, sinon à quoi bon ? Se cognant le petit orteil contre le pèse-personne, Nadine peste contre Saturne, qui l'a fait exprès, elle en est sûre, pour lui rappeler ses kilos en trop, autant d'estime en moins.

Et puis dans cette salle de bain, on ne peut pas passer son chemisier sans s'électriser le coude contre le sèche-serviettes, enfiler son pantalon sans s'esquinter le genou sur le radiateur, se retourner sans manquer de se retrouver le derrière dans la baignoire. Depuis le temps, elle a bien assez répété au propriétaire qu'une douche, à la place, ferait gagner en mouvement !

Quatre heures quarante. Ascenseur en panne. Quatre étages à descendre à pied. Maudits soient Saturne et ses anneaux !

Enfin, heureusement, elle n'a pas à supporter le bus. Un

avantage, au moins, à voisiner avec l'usine. Les malheureux ! Tous les jours, elle les voit à l'arrêt des Jeaumes, à trente mètres de là, entre son immeuble et Miard Entreprise, manufacture de briquets. La mine grise comme un critérium, ils ont parfois fait une bonne heure de transport pour venir mouler, presser, assembler, étalonner, emballer, huit heures de suite, puis retour au bus.

À leur arrivée ce matin, ils semblent un peu plus réveillés que d'ordinaire. Des rumeurs, qui ont eu le temps du trajet pour enfler, s'échappent des petites grappes d'employés de Miard Entreprise. Nadine repère Henriette, puis Fatou et Clarisse, qui viennent toutes les trois du centre-ville. Elles sont suivies par monsieur Guichard, parmi les premiers à monter dans le bus et le dernier à en descendre – il affectionne les places du fond, loin des caquetages des sièges avant.

— Quel barouf, ce matin ! Monsieur Guichard, je suis sûre qu'elles ne t'ont pas laissé tranquillement à tes mots croisés, dit Nadine en riant.

— Ne plaisantez pas, Nadine, les mots croisés sont une affaire plus sérieuse qu'il n'y paraît. Mais en ce jour ce n'est pas là que se situe mon tourment.

En s'attardant un peu sur l'expression de ses amis, Nadine discerne une ombre qui ne peut être attribuée au seul engourdissement matinal. Après quelques secondes, pendant lesquelles chacun étudie la pointe de ses chaussures, Henriette prend la parole, sèchement.

— Paraît que le fils Miard va licencier en masse.

— C'est ce qu'il s'est dit ce matin dans le bus, ajoute Fatou.

— C'est Sabrina. Tu sais, elle est accointée avec Manu, de l'équipe de l'après-midi. Quand il est rentré, hier soir, il lui a soufflé un air bien mauvais de l'usine, précise Clarisse.

— Mesdames, si je puis me permettre, j'apporterai non le réconfort dont vous auriez besoin, mais de sombres réflexions, et je m'en excuse d'avance... N'avez-vous pas remarqué que depuis quelque temps, chaque collègue ayant atteint le doux âge de la repose n'est pas remplacé par un installé, mais par un contractuel à durée limitée ? Avec nouvelle répartition et dilution des tâches. Et les petits gars venus prendre la suite des anciens, au bout de leur « durée », ne trouvez-vous pas qu'ils se font plus rares, peu à peu ? Et l'héritier ? Ne le voyez-vous pas fureter, çà et là, plus souvent qu'à son tour, entre nos travées ?

Cinq heures. Parvenu aux grilles de l'usine, et accueilli par l'œil chassieux du gardien, le petit groupe se tait en gagnant les vestiaires où chacun récupérera sa blouse et sa charlotte, avant de passer sa carte à la pointeuse.

Va-et-vient, valse des ouvriers, ceux qui ont terminé croisent ceux qui enchaînent et prendront en main les machines aux manches et boutons encore chauds des poignes précédentes.

Aujourd'hui, sans pourtant que quoi que ce soit vienne modifier le ronron du circuit de la main-d'œuvre, quelque chose filtre dans l'air, dans les regards de ceux et celles qui en ont fini de leur journée nocturne. Une tension sourde, à la fois grondante et étouffée par les huit heures passées dans le tapage des mécanismes heurtés, sous les néons crus de l'usine. Le silence dans le vestiaire est électrique, comme en attente d'être brisé. Mais il faudrait pour cela ouvrir la bouche et, de là, qui sait ce qu'il pourrait en sortir. Les respirations sont lourdes, les mâchoires serrées, de ceux qui se retiennent et contiennent le flot qui pourtant les submerge, et de ceux qui attendent, s'entre-regardant, n'osant poser la première question qui déclencherait tout. Même monsieur Guichard, qui d'habitude a le verbe facile, se tient coi, gestes réduits au minimum, comme pour compacter sa trop grande carcasse d'escogriffe dégingandé.

La porte d'un casier métallique, refermée un peu plus fort que voulu, claque et résonne comme une détonation au milieu de ce silence. C'est l'impulsion qu'il fallait pour faire sauter les entraves et sortir de l'ahurissement.

— S'il s'attend à ce qu'on se laisse manger sans rien dire, l'héritier, il se fourre le doigt dans l'œil !

Blême de rage, Adrien, réputé d'ordinaire pour son sang-froid dans toutes situations, ponctue sa sortie d'un coup de poing sur son casier.

— Mais quoi ? Quoi, « se laisser manger » ? Vous allez nous dire ce qu'il se passe ici, bon Dieu ? explose Nadine.

— Vous aussi, vous allez y avoir droit à son discours. Il vous dira qu'il est désolé, va prendre l'air malheureux, enrober le tout avec son blabla, « que vous êtes comme une famille », « des employés comme on peut pas rêver mieux », et les fleurs et la pommade, mais tout ça, c'est pour vous enfumer ! Comme avec nous !

— Explique-toi, Gina. Depuis le bus, ce matin, c'est des rumeurs et des rumeurs. Alors, à quoi faut qu'on s'attende ?

— Écoute-moi bien. Je dis de pas gober son blabla lénifiant, c'est que derrière, il nous annonce la fermeture de la boutique.

— Ah non, Gina, tu exagères ! Faut pas aller jusque là ! C'est vrai que c'est pas rassurant, tout ça, mais de là à prévoir le pire, quand même ! Monsieur Miard nous a dit qu'il cherchait toutes les solutions pour continuer à faire vivre la boîte, mais que ça nécessiterait un remaniement. Faut lui faire confiance, lui non plus, il n'a pas intérêt à mettre la clé sous la porte !

Abdel, l'un des plus anciens ouvriers de Miard Entreprise, semble avoir hésité avant de contrer Gina, sentant bien que son opinion n'était pas celle de la majorité. Mais le refus de l'éventualité annoncée, et la fidélité à ses employeurs de toujours qui l'ont aidé à trouver une place d'apprenti maçon pour son fils auprès de leurs relations l'ont emporté sur sa discrétion habituelle.

— Tu es bien confiant, Abdel ! Tu te laisses embobiner par le patron ! Tu sais, c'est pas parce que tu es un vieux de la vieille que tu seras mieux placé que les copains dans cette crise, réplique Gina avec acidité. Je vous le dis, l'avenir, pour nous, c'est aller pointer au chômage.

Quelques secondes blanches passent quand retentit la sonnerie de cinq heures quinze, heure à laquelle chacun doit prendre son poste. Plus forte que la stupeur causée par l'avertissement de Gina, l'habitude de répondre à cet appel pousse l'équipe du matin hors du vestiaire. Nadine, encore éberluée, sort en dernier, et, se retournant sur le seuil de la porte, demande d'une voix creuse :

— Mais qu'est ce qu'on va faire ?

« Mes chers collaborateurs, car je n'hésite pas à vous qualifier comme tels, après tout nous travaillons main dans la main depuis longtemps. Et certains d'entre vous ont même connu les dernières années d'Yves, mon grand-père, qui a créé cette manufacture de briquets, il y a cinquante-six ans. C'est vous dire si aujourd'hui la tâche m'est difficile. Mon cœur est lourd d'avoir à vous faire part de l'impasse dans laquelle je me trouve. Car vous savez comme le monde des entreprises est devenu sauvage.

C'est une bataille de maintenir à flot les finances quand la concurrence acharnée des grandes firmes ne laisse que peu de marge aux petites compagnies familiales. C'est une bataille de

continuer à espérer malgré l'écrasante pesanteur des charges. C'est une bataille... que je vous demande de mener avec moi, au nom de l'idéal d'Yves Miard, au nom de la famille que nous formons tous, chez Miard Entreprise. Je ne vous mentirai pas : je serai sûrement dans l'obligation de revoir certaines fiches de poste, peut-être les départs à la retraite ne seront-ils pas tous remplacés. Nous devons faire des efforts, remonter nos manches, et parfois même, hélas, nous serrer la ceinture, pour continuer à faire vivre notre usine.

Oh, je suis conscient que cela ne se fera pas toujours sans heurts, sans quelques coups de gueule, car je connais votre force et votre réactivité ! Mais je sais aussi, chers collègues, que je peux compter sur chacun de vous pour m'aider à gérer au mieux cette crise qui nous frappe.

Je ne vous prendrai ce matin pas plus de temps que cela, et je vous laisse retourner à vos postes respectifs. Bonne journée, et merci à tous. »

Sous la pluie froide de cet après-midi, le paysage semble s'être mis au diapason de l'humeur des ouvriers.

— Ce matin, ils avaient annoncé une amélioration dans la journée. Même ça, on ne peut pas s'y fier.

— N'exagérons rien, Nadine, les météorologues n'ont pas la science infuse et ne peuvent prétendre à la perfection !

— Alors ils feraient mieux de se taire, plutôt que nous annoncer des erreurs. À force, on va finir par penser qu'ils le

jouent au petit bonheur la chance, tant mieux si ça tombe bien, tant pis si c'est raté ; je te le demande, tiens, à toi, monsieur Guichard : à quoi ça sert de diffuser leurs prévisions hasardeuses sur toutes les télés et les radios ?

— Les présentateurs sont les derniers oracles de ce monde désenchanté. On ne lit plus dans les entrailles d'un poulet sacrifié pour connaître le dénouement d'une guerre, on n'interroge plus la Pythie pour entrevoir le destin d'une nation. Consulter une cartomancienne pour savoir si l'on va trouver l'amour fait dorénavant de vous un excentrique, un fantasque, ou un naïf. Les hommes ont besoin de s'en remettre à ceux qui peuvent annoncer l'avenir, mais ne veulent plus se laisser envoûter, mystifier. Alors la météo satisfait leur désir de savoir ce qu'il va arriver. Domaine bien restreint, je vous l'accorde, mais le seul encore acceptable, car doté d'une caution scientifique.

— Il n'en reste pas moins que toute cette grisaille mouillée, ça me déprime !

— Mais vous ne croyez pas qu'il y a plus grave que cette foutue météo ? explose Fatou. On s'en fiche de savoir s'il va pleuvoir, si Météo France fait bien son job ou pas ! Nous, le nôtre, c'est pas sûr qu'on l'ait encore dans quinze jours ! On dirait que vous n'avez pas compris. Le discours de l'héritier, les mises en garde de Gina ! Et vous, vous parlez de la pluie et du beau temps, comme si de rien n'était ! Et toi, monsieur Guichard, ah oui, ça, pour philosopher avec des phrases

d'intello, on sait où te trouver ! Mais ça se voit que vous, vous tous là, on ne vous menace pas d'un renvoi aux frontières, si vous perdez votre boulot ! Et le retour au pays, croyez-moi, c'est pas vraiment réjouissant. Parce que si je l'ai quitté, ce pays, ma famille, ma vie, c'est pas parce que j'avais envie de vivre dans ce trou pourri, avec ses barres d'immeubles et son autoroute perdues au milieu de la cambrousse ! Pour moi c'était ça ou la mort ! Ou pire...

Devant l'éruption de colère et de larmes de Fatou, le petit groupe se resserre instinctivement, et entoure la jeune femme.

— Voilà le bus, Fatou, venez, vous allez rentrer chez vous, vous reposer un peu, dit doucement monsieur Guichard.

— Fatou a raison. Ça ne peut pas aller comme ça, continuer notre train-train, notre boulot, comme de braves bêtes laborieuses en attendant l'abattoir. J'appelle Gina cet après-midi, et on verra samedi si on peut en parler tous ensemble, affirme Henriette avant de monter.

Restée seule, Nadine regagne son immeuble et grimpe péniblement les étages. Une affiche a été posée ce matin sur l'ascenseur, le déclarant « hors d'usage pour une durée indéterminée ». En dessous, une autre note du syndic assure que « le possible sera fait pour rétablir la situation dans les plus brefs délais ». À chaque palier, Nadine perçoit des rumeurs de vie provenant des appartements mal isolés. Des cris de bébé, une cavalcade d'enfants pressés par leur mère pour

qu'ils retournent à l'école à l'heure. Un bruit de vaisselle cassée, suivi d'un juron. Un poste de télévision, des relents de soupe de poireaux. La trace d'un parfum bon marché, encore présente dans l'escalier tandis que l'homme qui le porte a déjà démarré sa voiture. Des tags. Insultes, revendications, dessins, certains obscènes et d'autres à vrai dire franchement épatants, brèves déclarations d'amour... Les murs comme espace d'expression sauvage, on est là, on existe et on l'écrit. Sur un support qui a priori ne devrait pas disparaître avant longtemps, assurance d'au moins un point de stabilité.

Nadine repère les divers tags de Stef, son fils. Le premier, il avait alors dix ans. « Neon », en noir. Sur l'armoire électrique du deuxième. Lorsque le voisin était venu le signaler à Nadine, cela l'avait mise hors d'elle. Savon, correction, punition, privé de télé. Mais rien n'y avait fait. Non seulement le marqueur était indélébile, mais on a vu en plus, petit à petit, fleurir dans la montée de nouvelles signatures. Écriture ronde, pointue, tarabiscotée, épurée, Stef s'y est essayé longtemps avant de trouver son style, son nom de graffeur. « Eklips ». Et les murs se sont faits les témoins silencieux de cette évolution. Les voisins, lassés, se sont tus. Madame Teixeira, vieille dame du premier, blanchie par les années et la constance des soins prodigués à son mari malade, lui a même donné son avis : « trop vulgaire », « les couleurs sont bien, mais le nom ne te va pas ». En mécène discrète, elle l'a parfois accueilli chez elle, lui offrant des feuilles Canson grand format pour qu'il

s'entraîne. Surtout lorsqu'elle sentait que le voisinage grondait. Alors pendant quelque temps, les murs se reposaient. Jusqu'à l'aboutissement d'une nouvelle version.

Ces feuilles avaient appartenu à son fils, disait-elle, et ce grand dadais étant parti chercher fortune à la capitale, il n'en faisait plus rien. Autant ne pas gâcher. Mais Nadine, complice officieuse des séances artistiques au premier étage, l'avait déjà vue sortir du magasin de loisirs créatifs avec de grandes pochettes sous le bras... Sans jamais le lui avoir dit, Nadine s'est toujours sentie reconnaissante envers la petite dame.

Surtout que c'est à cette période que Jean-Marc... Que les disputes se sont arrêtées, que le lit est soudain devenu trop grand, que l'armoire s'est vidée à moitié, que le petit s'est retrouvé seul avec sa mère. De ça, Nadine et Stef n'ont jamais parlé. Il n'a pas posé de question, comme si ne pas savoir, taire les événements suffirait, à force, à effacer leur réalité. Et Nadine a continué, debout quatre heures, préparation du petit-déj, qu'il trouvera prêt sur la table avant de s'habiller pour aller à l'école, usine à cinq heures, courses, ménage, retour de Stef, goûter, devoirs négociés contre une demi-heure de télé en plus, débats pour le brossage de dents et l'heure du coucher, debout quatre heures, préparation... Vie à deux, la troisième chaise reste rangée sous la table de la cuisine. Pourquoi le petit n'a rien demandé ? Rien dit ? Depuis bientôt huit ans, Nadine pense qu'un jour il faudra, il faudrait. Mais comment, et quoi ?